

L'ABBÉ F. CONIL

Chevalier du Saint-Sépulcre

Vicaire à Saint-Pothin de Lyon, Membre de plusieurs Sociétés savantes

Jérusalem moderne

*Histoire du Mouvement Catholique actuel
dans la Ville Sainte*

AU PROFIT DES ŒUVRES DE TERRE SAINTE

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, rue Bayard, 5

LYON

CHEZ L'AUTEUR

98, avenue de Saxe, 98

1894

JÉRUSALEM MODERNE

de France

HISTOIRE

DU MOUVEMENT CATHOLIQUE ACTUEL

DANS LA VILLE SAINTE

1^o O²f
878

2023

JÉRUSALEM MODERNE



HISTOIRE

DU

MOUVEMENT CATHOLIQUE ACTUEL

DANS LA VILLE SAINTE



PAR

L'ABBÉ F. CONIL

Chevalier du Saint-Sépulcre

Vicaire à Saint-Pothin de Lyon, Membre de plusieurs Sociétés savantes

Vendu au Profit des OEuvres de Terre Sainte

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, rue Bayard, 5

LYON

CHEZ L'AUTEUR
98, avenue de Saxe, 98

1894



Sœurs de Saint-Joseph, de l'Apparition et les filles de la Charité, à Bethléem; les dames de Sion, à Jérusalem.

Les services que rendent les pieux missionnaires sont très appréciés en Terre Sainte.

Leurs prédications et leur enseignement théologique en font des auxiliaires précieux pour la cause catholique à Jérusalem. Comme les Augustins de l'Assomption et les Dominicains, ils forment leurs jeunes religieux à la science sacrée et aux vertus sacerdotales avec un succès toujours croissant.

LES SALÉSIENS DE DOM BELLONI

Cette congrégation est établie à Bethléem depuis l'année 1891 seulement, et Dom Belloni, supérieur des trois maisons qu'ils occupent en Palestine, n'appartient lui-même à cette communauté des prêtres de Dom Bosco que depuis le 24 mai 1892.

C'est une histoire attachante que celle de ce prêtre vertueux et des fondations merveilleuses qu'il a faites à Bethléem, à Beitgimal et à Béithjallah.

C'était en 1863. Professeur au Séminaire fondé par M^{sr} Valerga, patriarche latin de Jérusalem, Dom A. Belloni voyait avec peine que, faute d'un asile chez les catholiques, un grand nombre d'enfants allaient perdre leur foi dans des établissements protestants. Il eut le désir de remédier à ce mal, et, encouragé par M^{sr} Valerga, il fonda l'œuvre de la Sainte-Famille.

Une pièce de vingt francs, économisée sur son

modeste traitement, et dont il habilla le premier enfant qu'il recueillit, fut le commencement de son œuvre.

Dans les rares moments que lui laissait sa double charge de professeur et de directeur des Séminaristes, dit un des historiens de Dom Belloni, celui-ci se plaisait à cultiver quelques fleurs dans un petit jardin qu'ombrageait l'église du Séminaire à Beithjallah. Un enfant de douze ans, fils unique d'un pauvre aveugle, se rendait chaque jour auprès de lui, pour l'aider à les arroser. Le professeur était content de son petit jardinier ; il le préparait à se nourrir pour la première fois du pain des anges. L'enfant fut admis à faire sa première communion. Comme il paraissait assez intelligent, le professeur l'habilla à neuf au moyen de vingt francs d'épargnes et le plaça en apprentissage dans un atelier d'objets de piété, afin qu'il pût un jour gagner honorablement sa vie et secourir son pauvre père. Les habitants du village, peu faits à ces actes désintéressés, pensèrent que le professeur était riche et qu'il était prêt à secourir tous les malheureux du pays.

Aussitôt l'un d'eux, aussi misérable que le pauvre aveugle, vint présenter ses deux fils au missionnaire, en le suppliant de faire pour eux ce qu'il venait de faire pour l'autre. Dom Belloni aurait bien voulu consoler le pauvre vieillard en acceptant ses deux enfants. Mais comment faire ? Les haillons des deux nouveaux venus ne couvraient pas même leur nudité. Où trouver de quoi les vêtir ? Il fait part de son embarras à l'abbé Bracco, de vénérée mémoire, comme lui professeur au séminaire et depuis mort patriarche de Jérusalem. L'un

sacrifia, dit-on, une vieille soutane, et l'autre un vieux pardessus, dont on fit des habits ; puis, consultant plus leurs cœurs que leurs bourses, ils se cotisèrent pour acheter le reste ; les deux enfants devinrent alors les protégés de l'abbé Belloni.

Ce ne fut pas longtemps un secret dans les environs qu'un missionnaire faisait la classe à trois enfants malheureux, qu'il les avait habillés et placés en apprentissage. On espérait même que le pauvre missionnaire leur donnerait plus tard la nourriture et le logement, et qu'il ne manquerait pas de les rendre riches. Sur ces entrefaites, M. le curé de Ramallah, village situé à quelques lieues de Jérusalem, arriva bientôt avec un jeune garçon de seize ans qui n'avait plus de père, et dont la mère était grecque schismatique ; son frère aîné était protestant. L'enfant s'était évadé d'un orphelinat protestant, et voulait, disait-il, être catholique et apprendre un métier, afin de ne plus être obligé d'avoir recours à sa famille hétérodoxe. Le curé faisait des instances, promettait des prières et même une petite obole, afin qu'on préservât ce pauvre enfant de retomber entre les mains des protestants, qui cherchaient toujours à le reprendre. De son côté, l'enfant s'attachait à la soutane du professeur et ne voulait plus le quitter.

Après de telles instances, et devant les dangers auxquels l'âme du pauvre enfant était exposée, le missionnaire consulta quelques-uns de ses collègues du séminaire. Ceux-ci se prononcèrent pour l'acceptation du nouvel élu, et firent une collecte entre eux, qui fournit de quoi acheter un matelas, une couverture,

quelques provisions de bouche ; on loua une chambre à crédit. Enfin, tant bien que mal, le nouvel hôte de la Providence fut installé et placé en apprentissage avec ses trois autres compagnons.

Un mois après, un petit enfant que ses parents, en mourant, avaient laissé dans la plus extrême misère, se présenta de lui-même au missionnaire et s'attacha à sa soutane, en lui demandant du pain ; vu l'état malheureux dans lequel il se trouvait, il fut aussitôt admis à partager la chambre du protégé de Ramallah.

Quelques autres enfants, toujours plus misérables les uns que les autres, se présentèrent encore et, au bout de quelque temps, la chambre louée était pleine et la bourse se trouvait vide.

Le pauvre missionnaire était dans un grand embarras. Qu'allait-il faire de ses enfants sans aucune ressource ?

Il fallait pourvoir à leur nourriture et payer le loyer de la chambre ; s'il les renvoyait, c'était les livrer aux protestants. Ceux-ci profitaient volontiers de l'état précaire dans lequel se trouvait la mission de Terre Sainte, pour multiplier leurs efforts et fonder des établissements, afin d'y attirer les enfants pauvres par l'argent et par la ruse.

De toute nécessité, il fallait opposer une digue à ce mal envahisseur. Il fallait fonder une maison de refuge, pour y recevoir tant de pauvres enfants menacés de se perdre.

M^{sr} Valerga, patriarche de Jérusalem, voyait mieux que personne la nécessité d'une telle œuvre dans son

diocèse. Mais où trouver des ressources pour fonder un établissement de ce genre ?

Cependant le moment était décisif : il fallait payer le loyer de la chambre qu'on avait louée pour abriter ces pauvres enfants ; il fallait trouver des ressources pour leur procurer du pain et des vêtements, ou bien se décider à les renvoyer. Le missionnaire s'était déjà attaché à sa jeune famille ; car s'avouer malheureux suffisait pour gagner son cœur ; aussi ne pouvait-il se résoudre à abandonner ses jeunes protégés, surtout en de pareilles circonstances.

Se confiant donc en la divine Providence, il convoqua un Comité qui se réunit pour la première fois le 3 septembre 1863.

Le jeune père des orphelins avait l'intention, en convoquant cette assemblée, d'établir sur des bases sérieuses l'Œuvre naissante, et d'en laisser la direction à d'autres, tout en leur continuant son généreux concours. Mais le Comité ne seconda pas ses désirs, et fut d'avis que nul autre ne réussirait mieux que lui à mener à bonne fin ce qu'il avait lui-même commencé.

Quelques jours après, le patriarche approuva les décisions prises et le choix du Comité ; en même temps il remit quelques ressources au jeune directeur de l'Œuvre, lequel s'assura aussitôt d'une maison plus grande à Beithjallah, et à la fin de 1863, il comptait déjà quinze élèves, qui, avec la nourriture du corps, recevaient aussi celle de l'âme et les bienfaits de l'instruction chrétienne.

Une année s'était donc écoulée depuis le jour où le

grain de froment avait été jeté en terre ; déjà les gerbes remplissaient la nouvelle maison. Il fallait donc songer à s'en procurer une plus grande ; c'était chose impossible à Beithjallah ; le pieux fondateur n'en était nullement fâché, car il désirait vivement se rapprocher de la Crèche et placer ainsi son Œuvre à l'ombre tutélaire du berceau de l'Enfant Jésus, afin, disait-il, d'avoir sa protection particulière.

L'Enfant Jésus, en effet, ne tarda pas à récompenser cette pensée de foi. On avait loué une maison à Bethléem ; mais les ressources, ne suffisant pas même aux besoins journaliers, ne permettaient pas d'effectuer le déménagement projeté. Sur ces entrefaites arrive une lettre d'Égypte ; elle mettait 800 francs à la disposition de l'Œuvre. Cette somme était l'offrande d'une humble servante d'Alexandrie, qui, disait-elle dans sa lettre, était heureuse d'offrir à l'Enfant Jésus le fruit des économies de toute sa vie. Comment cette généreuse fille avait-elle connu l'Œuvre naissante ? Nous ne le savons pas.

Grâce à cette aumône, on put donc se rapprocher de la Crèche, et s'établir définitivement à Bethléem. Nous ne parlerons pas des épreuves et des difficultés de toute sorte qu'il fallut supporter. Nous dirons seulement que les Bethléemites, craignant que les pauvres orphelins n'apportassent quelque préjudice à l'industrie locale, en travaillant comme eux aux objets de piété, venaient, pendant la nuit, jeter des pierres contre les portes et les fenêtres de l'orphelinat, et tâchaient d'intimider par des détonations de fusils, le fondateur, afin de l'envoyer dresser ses tentes ailleurs.

Espérant tout de la divine Providence, le fondateur continua sa marche en avant, semant dans les peines ce que nous sommes appelés à récolter sinon dans la joie, du moins dans la paix.

Une fois installé dans sa nouvelle demeure, il augmenta le nombre de ses protégés, organisa un atelier, et appela un maître capable de former les enfants au travail ; chose qui n'était pas des plus faciles avec ces enfants habitués à courir les chemins du matin au soir, et à ne faire que leur volonté. Toutefois l'affection qu'ils portaient au Directeur qui était tout dans la maison : maître d'école, surveillant, infirmier et parfois cuisinier, cette affection, dis-je, opérait un grand changement dans le cœur des enfants ; recueillis hier dans l'ignorance absolue de toute religion, ils s'attachaient bientôt fermement aux vérités de la Foi, et se soumettaient volontiers à une discipline qu'ils n'avaient point connue auparavant.

De 1864 à 1868, l'Œuvre se soutint on ne sait trop comment, et continua sa marche au milieu de tant de difficultés, que si tous les obstacles qu'elle a dû vaincre, durant cette période de quatre années, étaient connus, ils éveilleraient certes plus d'un étonnement.

Comme chaque jour de malheureuses mères pour leurs enfants, et de pauvres enfants eux-mêmes venaient en pleurant solliciter une place parmi les protégés de la Providence, la maison de Bethléem à son tour, était devenue trop petite pour abriter tous ces malheureux.

L'Œuvre avait grandi ; les élèves étaient au nombre de vingt internes ; les dépenses devenaient toujours plus

onéreuses. Les aumônes n'arrivaient pas toujours à temps pour combler le déficit. Voyant qu'on était obligé de faire des dettes, les membres du Comité de Jérusalem désespéraient de l'entreprise, et n'envoyaient plus leurs cotisations. Le fondateur, abandonné de tous, restait seul sur la brèche avec ses vingt orphelins sur les bras.

On le blâmait ; on le traitait d'imprudent, quelques-uns le plaignaient et beaucoup d'autres s'en moquaient. M^{sr} Valerga, patriarche de Jérusalem, désirait ardemment la réussite d'une Œuvre aussi nécessaire ; mais voyant que les dettes grossissaient de jour en jour, et que, malgré les sacrifices déjà faits, elle menaçait de disparaître, il n'était pas sans inquiétude. Il ne manquait cependant pas d'encourager le pieux fondateur par des paroles et des conseils de prudence ; mais c'était tout ce qu'il pouvait faire ; car l'état précaire de sa mission ne lui permettait pas même de donner le nécessaire aux quelques missionnaires de son nouveau diocèse, qui, pour la plupart, n'avaient que des grottes pour se garantir des pluies torrentielles de l'hiver, et des rayons ardents du soleil d'été.

Des gens mal intentionnés, qui n'étaient autres que les ennemis du bien, commençaient à chanter victoire, et espéraient, de jour en jour voir disparaître l'œuvre. Tout espoir semblait vraiment perdu.

Le choléra morbus sévissait en Palestine, et tout le monde se trouvait dans la gêne et la misère. L'Œuvre, qui manquait du nécessaire, ne pouvait plus trouver de crédit et paraissait vraiment aller à sa perte. On s'était

adressé en Europe. Rien ! Qu'allait-on devenir ? L'Œuvre allait-elle périr au moment d'entrer au port ? Non ; les enfants, s'apercevant de la tristesse et de l'embarras de leur père adoptif, eurent recours à la prière. Les plus grands jeûnèrent ; les plus petits s'imposèrent quelques privations ; on fit plusieurs visites à la Crèche ; on invoqua saint Joseph ; un des enfants, dans sa naïveté, attachait un petit sac au cou de la statue, et tous y déposèrent un billet contenant les demandes et les promesses de chacun pour avoir le pain qui commençait à se faire rare. Saint Joseph, content de cette confiance, ne tarda pas à faire sentir sa puissante intercession ; la divine Providence intervint ; une aumône imprévue permit de payer les dettes anciennes et de faire de nouvelles provisions.

Le pieux fondateur comprit une fois de plus, par ce secours inattendu et venu si à propos, que Dieu voulait l'œuvre de Bethléem. Redoublant de confiance, il prend une résolution énergique ; il emprunte aussitôt deux mille francs, qu'il trouve difficilement au taux de 12 o/o ; ce qui, en Terre Sainte, pays pauvre, où l'argent est très rare, n'est pas aussi exorbitant que ce serait en Europe. Il remet cette somme au missionnaire chargé de le remplacer pendant son absence, et partit pour l'Europe, laissant non sans regret sa famille adoptive dépourvue de bien des choses nécessaires.

A peine avait-il mis le pied sur le sol de l'Europe, qu'il trouve de quoi rembourser l'emprunt qu'il avait été obligé de faire et de quoi subvenir aux frais courants de l'Œuvre, pendant un certain temps.

Cet heureux début augmenta encore la confiance déjà si grande de Dom Belloni et fut pour lui une grande consolation, et un présage de jours meilleurs pour l'Orphelinat. Le zélé fondateur voyage alors en Italie, en France et en Belgique, adresse partout un chaleureux appel aux amis de la Terre-Sainté, en faveur des pauvres enfants de la Palestine, et organise des comités, chargés de faire connaître l'Œuvre et de recueillir des aumônes pour l'entretenir et la développer. Dieu daigna bénir ses efforts; et, au bout de quelques mois d'absence, il put revenir au milieu de ses chers orphelins. Il acheta à crédit la maison qu'il avait prise en location, et la fit réparer et agrandir, car quoiqu'elle fût une des plus grandes du pays, à cette époque, elle n'était composée que de cinq pièces, ainsi réparties; un dortoir pour les enfants, deux chambres à coucher, une cuisine et une petite salle de 16 mètres carrés, qui servait tour à tour de réfectoire, de salle de récréation, de classe et de chapelle. Il ajouta donc deux nouvelles pièces aux cinq anciennes, organisées en atelier de menuiserie, augmenta le nombre des élèves, appela un prêtre indigène pour diriger les élèves arabes, faire le catéchisme et confia aux sœurs de Saint-Joseph, qui ont leur habitation non loin de l'Orphelinat, le soin du matériel de la maison.

Les années 1870 et 1871 furent encore des années d'épreuves pour l'Œuvre de Bethléem. La guerre entre l'Allemagne et la France, ainsi que les spoliations de l'Italie, avait créé en Europe de pressants besoins, qui réclamaient fortement l'appui de la charité. En outre,

les vivres, en Terre Sainte, étaient hors de prix, et le commerce tellement nul, que l'Orphelinat s'était vu obligé de fermer son atelier et son petit magasin d'objets de piété.

Toutefois, au milieu de tant de misères, le bon Dieu réservait quelques consolations à son pieux serviteur et lui envoyait M. le marquis de Bute, riche milord anglais, qui achetait les terres de Beitgimal, pour la somme minime de 10.000 francs, et en faisait don à l'Œuvre, afin qu'elle y fondât une école agricole, quand ses moyens le lui permettraient. Le fondateur accepta avec bonheur et reconnaissance ce généreux don, espérant tout le reste de la divine Providence.

L'année 1872, se montra sous un plus beau jour que les deux années précédentes. Le travail reprit peu à peu; un marchand de Paris se chargea d'écouler les objets de piété confectionnés par les enfants, et les ressources permirent de doter la maison d'une citerne propre à recevoir l'eau potable; car jusque-là on était obligé d'acheter l'eau d'une citerne assez éloignée,

Dix élèves, sous la direction d'un prêtre et d'un maître agriculteur, partirent pour Beitgimal; mais malheureusement les ressources n'étant pas suffisantes pour s'organiser convenablement, on dut les rappeler à Bethléem, et confier les terrains déjà en culture à des paysans des environs.

De 1872 à 1874, l'Œuvre continua à se développer, mais assez lentement, puisqu'à cette époque elle ne comptait encore que quarante-cinq internes. Et cependant que d'efforts, que de peines, que de privations de

toute sorte, pour atteindre ce chiffre. Mais, il ne faut pas se le dissimuler, l'Œuvre, dès son berceau, a été aux prises avec la contradiction, et l'ange des ténèbres lui suscita des ennemis, qu'il trouvait partout et jusque parmi ses protégés; ils entravèrent sa marche et semblèrent la mettre à deux doigts de sa perte.

Malgré toutes ces entraves, l'Œuvre ne rétrogradait pas; elle travaillait au contraire à se développer et à se consolider de plus en plus, pas aussi vite peut-être que quelques uns l'auraient voulu, mais aussi vite que les ressources le permettaient.

Le bien se faisait et se faisait sûrement.

Les bienfaiteurs le comprenaient et le prouvaient par leurs aumônes. M. le chanoine Verdure, de Tournai, s'efforçait depuis 1868 et s'efforce encore de procurer à l'Œuvre son pain de chaque jour; et tant qu'elle resta petite, c'est lui, pour ainsi dire, qui en fut le père nourricier. Nous devons aussi citer avec les plus grands éloges les comités de Belgique, de France, d'Italie, de Malte, qui s'établirent successivement.

Le démon, qui voyait en ce généreux ouvrier un des principaux soutiens de l'Œuvre, ne manqua pas de tourner ses armes contre les efforts de son protecteur, comme il le faisait ici contre son fondateur. Nous citerons seulement un fait assez récent pris entre plusieurs autres plus anciens: des méchants et des curieux espéraient que, faute de ressources l'entreprise ne pourrait pas subsister; et ils répandaient dans ce but infâme les calomnies les plus déloyales contre le fondateur et son Œuvre. Voyant que M. Verdure, était le canal princi-

pal par où s'alimentait l'orphelinat, ils essayèrent d'en arrêter le cours par les calomnies les plus méchantes. Ils répandirent le bruit que Dom Belloni avait une fortune personnelle placée à Paris; et qu'il devrait commencer par l'utiliser pour l'Œuvre; que, s'il employait pour les besoins de l'Œuvre ce qu'il recevait de la charité, il pourrait faire plus qu'il ne faisait; qu'il détournait des fonds de l'Œuvre pour les envoyer en Italie.

M. le chanoine Verdure, qui ne doutait pas de la probité de son ami, et qui savait bien qu'il avait plutôt des dettes que des fonds en réserve, continuait malgré tout de faire tout ce qu'il pouvait pour l'Œuvre. Mais, voyant que des personnes respectables croyaient vraies ces calomnies, il adressa à ce sujet une lettre à M^{er} Bracco, patriarche de Jérusalem, afin de pouvoir par sa réponse, justifier le pieux fondateur et rassurer les bienfaiteurs. Monseigneur le Patriarche répondit sans tarder que toutes ces assertions étaient fausses. Il encourageait également, par cette même lettre, le dévoué M. Verdure à travailler avec persévérance pour cette œuvre si utile, et le pria de démasquer ces calomnies afin que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre de la Sainte-Famille lui continuassent leur généreux concours.

C'est par des infamies de ce genre que les détracteurs de l'Œuvre cherchaient à la perdre, mais le plus souvent le mal qu'ils pensaient lui faire se changeait en un plus grand bien. C'est ainsi qu'un jour un personnage distingué s'adressant à une maison respectable de Jérusalem

salem afin d'y puiser quelques renseignements sur l'Orphelinat de Bethléem qu'il ne connaissait pas suffisamment, mais qu'il aurait voulu secourir, il lui fut répondu qu'en effet un prêtre du patriarcat latin s'était imaginé de fonder un orphelinat ; mais que personne ne voulait aller chez lui, sinon une douzaine de petits vagabonds qu'il laissait mourir de faim ; et que ce prêtre ferait beaucoup mieux de se taire que de chercher à exploiter la charité des amis de la Terre Sainte.

Indigné des calomnies qu'on venait de lui faire contre une œuvre qui comptait déjà quarante-cinq orphelins, et qui méritait l'estime de tous, il résolut de consacrer ses derniers jours à l'Orphelinat de Bethléem, et, à peine rentré chez lui en Belgique, il se mit avec zèle à quêter pour l'œuvre.

Il envoyait de temps en temps à son fondateur des sommes importantes, accompagnées de paroles d'encouragement et de consolation.

Mais, laissons-là les œuvres du démon, pour en revenir aux œuvres de Dieu, et continuons notre récit, en jetant un coup d'œil d'ensemble sur la période qui va s'écouler depuis 1874 jusqu'à ce jour.

A partir de 1874, l'Œuvre prend une marche beaucoup plus rapide ; le bon père était allé une seconde fois remuer le cœur de ses bienfaiteurs d'Europe, et leur avait démontré que son Œuvre était l'œuvre de Dieu, et qu'il la voulait d'autant plus grande, qu'elle devait s'opposer au prosélytisme des schismatiques et des protestants, qui, par l'argent et par des ruses plus déloyales encore, s'emparaient de la jeunesse, l'entraînaient dans

leurs écoles, dans leurs orphelinats, dans leurs temples, pour l'éloigner à tout jamais de la vérité, et la rendre ennemie de la véritable Église.

Les amis de l'Œuvre et de la Terre Sainte répondirent généreusement au nouvel appel que leur adressait le père des orphelins ; et, après environ une année d'absence, il retournait au sein de sa famille adoptive, encouragé par l'accueil chaleureux qu'il avait reçu en Europe, et décidé, coûte que coûte, de porter un coup fatal à l'orphelinat protestant de Bethléem, et de faire un vide dans ceux de Jérusalem. La Providence déjà avait répondu aux pieux désirs du zélé fondateur et lui avait fait rencontrer au Séminaire des Missions, à Gênes, un collaborateur intrépide, un homme de sacrifice et de dévouement, qui n'hésita pas à s'arracher du sein d'une famille aimée, pour venir se consacrer tout entier au service de l'enfance malheureuse et délaissée de la Terre Sainte. J'ai nommé Dom M. Raphaël Piperni, aujourd'hui directeur de l'école agricole de Saint-Joseph à Beitgimal. Il quitte donc l'Europe avec Dom Belloni, passe quelques mois à Bethléem, voit de près les pressants besoins de l'Œuvre, la vie qu'on y mène, le bien qu'on y fait, et celui enfin qu'on pourrait faire et qu'on ne fait pas, faute de plus grandes ressources.

Il voit, chaque jour, de pauvres enfants catholiques s'en aller, en pleurant, frapper aux portes des orphelinats protestants, parce qu'ils n'ont pu trouver de place dans l'asile catholique de Bethléem. A cette vue, son cœur ardent s'enflamme ; il part, guidé par l'ange du dévouement et de la charité, il traverse de nouveau les

mers, se rend en Italie, prêche en France, voyage en Belgique, quête en Angleterre.

Mais non, ce n'est pas là qu'il doit poser sa tente, et travailler longtemps pour le salut des orphelins de Bethléem. L'Amérique lui apparaît comme un champ d'action fertile pour son âme apostolique, et comme une source abondante pour l'Œuvre dont il veut devenir le soutien. Durant quatorze ans consécutifs, il annonce la parole de Dieu, parle des maux qui affligent l'Église d'Orient, passe ses journées entières en chaire, au confessionnal, et cherche à intéresser ces peuples lointains au sort malheureux des chrétiens de Syrie.

Il travaille, il souffre la maladie, les calomnies, les persécutions, mais son cœur ne se décourage point. C'est pour les compatriotes malheureux de Jésus qu'il travaille ; c'est pour instruire les ignorants qu'il souffre, pour assister les pauvres et les orphelins qu'il est calomnié, pour arracher au vice les victimes de la misère et de l'abandon qu'il est bafoué, persécuté. Peu importe, il sait que les œuvres marquées du sceau de la croix sont celles de Dieu, et les persécutions dont il est l'objet sont pour lui un encouragement si précieux, que sans elles, a-t-il souvent répété, l'Œuvre n'aurait pu exister.

Les aumônes que les catholiques mexicains viennent verser dans ses mains, au récit de l'état déplorable des pauvres enfants de Syrie, et surtout en apprenant les dangers imminents qui menaçaient de les perdre, faute d'un établissement assez grand pour recueillir ceux qui se trouvaient sans asile, permettent bientôt d'agrandir

considérablement l'Orphelinat de Bethléem, de construire l'école agricole de Beitgimal, et d'y installer définitivement quinze enfants. C'est ainsi que le grain de sénevé jeté en terre à Bethléem ombrageait déjà de ses branches bienfaisantes la terre des Philistins. Inutile de rapporter ici ce qu'il a fallu de courage et de prudence pour fonder un établissement agricole chrétien, et construire une chapelle devenue plus tard paroisse au milieu d'un pays entièrement musulman. Les commencements de cette entreprise ont été des plus difficiles. Les musulmans ne voulaient pas travailler, et il était très difficile de trouver des ouvriers chrétiens ; car les ennemis de l'Œuvre répandaient partout le bruit que l'air était malsain et même très dangereux, qu'on ne pouvait y demeurer quelques jours sans contracter des fièvres pernicieuses et mortelles. On emblayait quelques morceaux de terre, et quand la récolte promettait, qu'elle était bonne à rentrer par une belle nuit, elle disparaissait ou bien elle était incendiée. Les arbres que l'on plantait étaient souvent coupés ou arrachés, les bêtes de labour ou les troupeaux ne pouvaient se répandre dans nos propres terres, sans risquer d'être volés. Cet état de choses dura quelques années, mais peu à peu ces demi-sauvages s'appriivoisèrent et devinrent abordables. On réussit petit à petit à les faire travailler, par l'appât de quelques piastres à gagner, leurs malades commencèrent à venir demander des secours, des médicaments. Ces musulmans se familiarisèrent ainsi peu à peu avec les chrétiens qu'ils avaient en horreur, ils abandonnèrent

bientôt les préjugés qu'ils nourrissaient contre eux et finirent par les traiter en amis.

La propriété de Crémisan, qui n'était qu'une campagne déserte couverte de ronces et de rochers, fut encore achetée, défrichée, plantée d'un magnifique vignoble et dotée d'un superbe potager. Une maison de 56 mètres de long, construite sur le penchant d'une riante colline, couverte de vignes, vint enfin former le troisième établissement de l'Œuvre.

Au fur et à mesure que les maisons étaient fondées ou prenaient de l'extension, les élèves étaient recueillis en plus grand nombre. Les protestants établis à Bethléem avaient été, selon le désir du bon père, obligés de fermer leur orphelinat; car, étant assez proche de celui de Dom Belloni, leurs élèves en profitaient pour s'évader et venaient implorer leur admission dans la maison de la Sainte-Famille.

Une trentaine d'enfants furent également enlevés aux orphelinats protestants de Jérusalem. Mais c'était tout ce qu'on pouvait faire, car il fallait, avant tous les autres, recevoir les enfants catholiques nécessiteux du pays. A Bethléem, on put donner asile à cent élèves internes, l'instruction et tout ce qui s'y rapporte à deux cents externes, tant catholiques que schismatiques. Des écoles du soir furent ouvertes pour les adultes, et l'enseignement comprit l'arabe, le français et l'italien.

Inutile de dire que l'enseignement de Dom Belloni a toujours eu pour but principal de former les enfants à la piété et aux bonnes mœurs, afin d'en faire de bons chrétiens. Des ateliers de menuiserie, cordonnerie,

serrurerie, sculpture et couture furent organisés, afin de mettre les enfants en état de gagner honorablement leur vie au sortir de ces divers établissements.

Une congrégation de la Sainte-Vierge fut établie pour les hommes à Bethléem dans la chapelle de l'Orphelinat, où ils se réunissent pour y chanter son office et y entendre la parole de Dieu, qui leur est toujours annoncée par un prêtre de l'Œuvre.

Depuis l'année 1868, la conférence de Saint-Vincent-de-Paul, composée de quarante membres, actifs ou honoraires, trouve aussi à l'Orphelinat le lieu de ses réunions et le foyer qui entretient sa charité pour les malheureux du pays, avec les instructions nécessaires à sa noble charge.

L'école agricole de Beitgimal vit rapidement ses quinze élèves atteindre le chiffre de soixante-cinq, et forme aujourd'hui, avec quelques familles qui se sont établies dans ce village, une petite paroisse catholique, érigée canoniquement en 1880. Cet établissement est devenu un grand moyen de civilisation pour les populations musulmanes et demi-sauvages qui l'entourent.

Enfin, l'Œuvre de la Sainte-Famille compte à cette heure plus de quatre cents enfants, tant internes qu'externes, qu'elle s'efforce, par tous les moyens possibles, de faire entrer et de maintenir dans les sentiers de la vertu. Comme une tendre mère, elle donne à cent quatre-vingts d'entre eux la nourriture et l'entretien; outre l'instruction et un métier, elle leur procure encore, dans la sphère de ses ressources, tout le bonheur qu'une mère peut désirer pour son enfant.

Depuis sa fondation jusqu'à ce jour, elle a formé près de six cents enfants, tant à Bethléem qu'à Beitgimal. Elle a conféré le baptême, malgré les difficultés locales, à plusieurs enfants musulmans et juifs ; et l'un d'eux, turc de naissance, est aujourd'hui prêtre et missionnaire en Amérique. Elle a reçu l'abjuration de soixante-dix enfants hérétiques ou schismatiques ; celle de quatre enfants protestants, et la rétractation de vingt-quatre enfants catholiques que les protestants avaient imbus de leurs fausses doctrines.

Mais l'Œuvre de la Sainte-Famille de Bethléem ne s'est pas arrêtée là ; plusieurs de ses enfants ont embrassé l'état religieux dans différentes congrégations ; douze ont juré, par les vœux de religion, de rester ses fils pour jamais ; et à ces douze, formés par elle, on peut en ajouter douze autres, tant prêtres que frères, qui vinrent de l'Europe, pour l'aider dans ses œuvres, par une vie de sacrifice et de travail. Parmi ces vaillants européens, il faut citer en particulier, M. l'abbé F. A. Bergeretti, de Turin, qui, après avoir travaillé pendant treize ans dans les missions des Indes à Ceylan, y avoir construit cinq églises, entre autres la cathédrale de Colombo, ainsi qu'un grand nombre d'écoles, est venu, en 1886, aider le Révérend Dom Belloni dans la direction de ses œuvres. Il a construit l'église du Sacré-Cœur de Jésus, qui s'élève aujourd'hui à l'orphelinat de Bethléem.

En 1884, le vénéré fondateur, qui célébrait avec bonheur, au milieu de sa nombreuse famille adoptive, ses noces d'argent de missionnaire en Terre Sainte,

voulut couronner ses vingt-cinq années de lutttes, de peines et de travaux incessants par une nouvelle œuvre, qui devait encore sortir du bon trésor de son grand cœur.

L'orphelinat de Bethléem n'avait jusqu'ici qu'une pauvre chapelle provisoire, dans une salle trop petite pour y contenir tout son personnel et y célébrer les offices religieux avec la pompe convenable.

Le bon père résolut donc d'user de tous les moyens pour sortir d'un provisoire qui, par manque de ressources, avait malheureusement duré trop longtemps. Il entreprit la construction d'une église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus.

Bethléem, en effet, est le lieu où ce divin Cœur a commencé à manifester aux hommes son amour pour eux. Il était bien juste que cette terre de prédilection possédât un temple consacré à ce Cœur, qui les a aimés à un tel point qu'il a voulu se faire homme et naître à Bethléem dans une grotte, et mourir à Jérusalem pour eux sur un gibet infâme.

Le pieux fondateur travailla donc pendant sept années encore pour trouver les ressources nécessaires à la construction de ce temple.

Tous ces travaux ont été couronnés par un grand acte de générosité et d'abnégation. En 1891, Dom Belloni appela et reçut à Bethléem les Pères Salésiens de Turin, fondés quelques années auparavant par Dom Bosco, mort saintement dans cette dernière ville, le 31 janvier 1888.

Ainsi que nous le disons un peu plus loin, le zélé

fondateur de la Maison de la Sainte-Famille, prononça lui-même ses vœux de religieux salésien, le 24 mai 1892, le jour même de la consécration de l'église du Sacré-Cœur.

La colonie de Beitgimal, érigée en paroisse en 1880, a pour curé le directeur de l'École agricole.

Beitgimal étant éloigné des paroisses catholiques, le supérieur est chargé du spirituel des catholiques que leurs affaires retiennent au milieu des musulmans des alentours.

Actuellement, il rend les mêmes services spirituels aux employés européens de la ligne du chemin de fer, qui n'est qu'à une heure de la maison.

L'École est encore un hospice pour les voyageurs européens qui passent par là ; elle fournit du travail aux pauvres et des médicaments aux malades.

ÉTAT ACTUEL DE L'ŒUVRE

Voici les diverses fondations en pleine prospérité qui ont été faites par Dom Belloni.

1° Un orphelinat de garçons dans la ville de Bethléem. Cet orphelinat compte cent élèves internes recueillis dans diverses contrées de la Palestine, de la Syrie et de l'Égypte. On enseigne à ces enfants le français, l'italien, l'arabe, le dessin linéaire, le calcul, la géographie. Il apprennent aussi un métier qui leur permettra plus tard de gagner honnêtement leur vie. L'entretien de ces enfants est complètement gratuit.

2° Une école agricole qui compte soixante-cinq élèves internes et qui se trouve à Beitgimal, sur la route de Gaza. Ces enfants jouissent des mêmes privilèges et s'appliquent surtout à l'agriculture.

3° Une école agricole dans ce vignoble de 100 hectares, située près de Bethléem est destinée surtout à former des maîtres d'agriculture. Les terrains des deux établissements achetés en friche occasionnent des frais considérables pour le défoncement, les chemins, les plantations, etc., mais promettent un produit important pour l'avenir. Dans ces trois maisons, des religieuses sont chargées du ménage et du vestiaire.

4° Un externat gratuit à Bethléem, qui compte avec les élèves de l'école du soir cent soixante-dix enfants.

5° Un terrain assez vaste et très bien situé a été acheté depuis quelque temps à Nazareth, et toutes les dispositions sont prises pour y bâtir un orphelinat de garçons. On n'attend que l'autorisation du gouvernement turc, et surtout les ressources nécessaires pour accomplir un si beau projet. Personne n'ignore que Nazareth est une place forte du protestantisme.

Au mois de mai 1892, l'église du Sacré-Cœur de Jésus, érigée à Bethléem par Dom Belloni, a été solennellement consacrée par M^{sr} Appodia, évêque auxiliaire de M^{sr} le Patriarche de Jérusalem.

C'était à l'époque du pèlerinage français de pénitence. Dom Belloni, fondateur des œuvres multiples de Bethléem, fit ce jour-là ses vœux de religieux salésien.

La plupart des pèlerins français assistèrent à cette touchante cérémonie.

Désormais les œuvres du pieux chanoine seront entre les mains d'une congrégation qui en assurera l'avenir tant par le dévouement que par l'expérience de ses membres.

Dom Belloni verra, nous l'espérons et le souhaitons vivement, le développement d'une œuvre à laquelle il a consacré plus de trente années d'efforts laborieux de sa vie. Puissent nos vœux attirer sur sa personne vénérée des bénédictions bien méritées, et qu'il voie autour de lui grandir sa nouvelle famille religieuse, ainsi que les orphelins qui trouvent auprès de lui l'assistance corporelle et l'inestimable bienfait de l'instruction chrétienne.

LES CARMES

Bien que ces religieux ne soient pas établis à Jérusalem, mais au mont Carmel, près de Caïffa, en Galilée, l'antiquité de leur couvent et l'illustration de leur ordre, autant que les services nombreux qu'ils rendent à la cause de la Terre Sainte, par leurs prières et l'hospitalité qu'ils donnent aux pèlerins, méritent dans ce livre une notice spéciale.

Le mont Carmel (Djebel-Mar-Elias) est la plus belle montagne de la Terre Sainte. D'une altitude d'environ 600 mètres, il est boisé et très fertile. L'Écriture Sainte vante sa beauté et il garde de son antique splendeur des vestiges remarquables.

Il semble que cette montagne a été, de tout temps, le berceau de plusieurs cultes. C'est là que Dieu confondit les prêtres de Baal par le ministère du prophète Élie. Celui-ci et, après lui, Élisée son disciple, y eurent une école appelée l'École des Prophètes.